

Récit d'un combat en centre Annam (secteur de TOURANE) avec la « grogne » d'un vieux soldat.

Guy MEUNIER, sergent-chef de la « Coloniale » au moment des faits.

Je commandais une compagnie de supplétifs, la 508^{ème}, Base arrière au poste de KUON-PHO, sur la Route Coloniale N°1 (RC1) entre TOURANE et QUANG-NAM. L'encadrement de ma compagnie de 90 hommes comprenait deux sergents, un caporal-chef et moi-même. Nous étions proches de nos supplétifs, catholiques ou bouddhistes, vivant comme eux.

Le 3 mai 1954, à la vacation de 10 heures, un message :

« Tenir compagnie prête avec maximum d'effectif pour 14 h - Mission : reconnaissance d'un poste qui ne répond plus depuis 3 jours. »

A 14 h, la compagnie est prête à l'arrivée du chef de bataillon avec sa section d'escorte et 2 blindés, 1 automitrailleuse et un half-track. Le commandant me dit où nous allons. Il s'agit du petit poste de PHONG LE, tenu par 1 sergent et une douzaine de supplétifs, à 2km de la piste entre les postes de QUANG-NAM et d'AIN-NHYA, aux abords de la voie ferrée.

Ce coin, je le connaissais bien. J'y avais crapahuté quatre mois pendant mon premier séjour. Je savais où les viets pouvaient tendre des embuscades, où ils nous avaient déjà accrochés, où nous avions eu des pertes, tués et blessés.

...Nous débarquons au carrefour de la piste et de l'ancienne voie ferrée.

Je demande au commandant de faire tirer les blindés sur les points dangereux mais j'essuie un refus :

« - Non, nous allons alerter les postes voisins ! »

En fait de voisins, il devait y avoir surtout des viets...

J'installe ma petite compagnie (70 hommes) sur les hauteurs dominant la voie ferrée à peu près à mi-chemin du poste. A l'ouest, une section d'une vingtaine d'hommes sans fusil mitrailleur (du fait de la végétation dense il n'aurait servi à rien) commandé par un sergent français, avec ordre de se replier en cas d'accrochage sur le gros de la compagnie postée sur et aux abords d'un piton de l'autre côté de la voie ferrée, les éléments est et ouest n'étant guère éloignés de plus de 200 mètres.

Avec son escorte, le commandant pousse jusqu'au poste qu'il trouve abandonné sans trace de combat : enlevé par surprise, trahison ?

Sur le chemin du retour, après le passage du commandant, je m'apprête à décrocher quand un fort élément viet se lance à l'assaut de mon élément ouest.

Mes 20 partisans « de l'ouest » combattent jusqu'au corps à corps pendant quelques longues et terribles minutes sans que je puisse intervenir instantanément.. Je constitue rapidement une base de feu avec 3 FM et 20 fusils, aux ordres du sergent supplétif : « feu à volonté ! ».

Avec l'autre élément, composé de 20 partisans avec P M, du sergent français et de moi-même (armé d'un sturmgewehr SGT44, fusil mitrailleur d'assaut allemand), je me porte rapidement sur la voie ferrée, poussant un élément d'une quinzaine d'hommes au plus près des viets et donne l'assaut dans l'élan tandis que je fais cesser les tirs de la base de feu par geste (en croisant les bras).

Chez les viets, qui n'avaient sans doute pas repéré notre mouvement, la surprise est totale. Une dizaine d'entre eux sont abattus et trois armes récupérées. La chance était avec nous... enfin presque : 10 tués chez nous, 10 armes perdues et seulement 3 blessés : un sergent par une rafale

dans l'épaule et dans le bras, deux partisans, l'un le pouce et l'index arrachés et l'autre une balle dans la fesse, « la baraka » !

Je donne rapidement l'ordre de repli, et nous filons sans traîner, les blessés soutenus et portés par des valides, laissant les morts ou disparus sur place, craignant que les viets ne reviennent en force, profitant de notre regroupement et du flottement en fin d'accrochage pour nous encercler (ce qu'on appelait le coup de l'entonnoir.)

Arrivés aux véhicules nous avons donné les premiers soins aux blessés, une piqûre de morphine à chacun ; le sergent a été ligoté telle une momie car son bras ne tenait que par des lambeaux de chair.

Les hélicoptères sanitaires n'existaient pas en Centre Annam.

Je fais embarquer les blessés dans la 4X4 de la compagnie avec le sergent européen et six hommes d'escorte avec ordre de rouler au plus vite vers l'hôpital de TOURANE, ce qui me vaut une remontée de bretelles du commandant :

«- Meunier, je vous l'interdis ! Vous êtes inconscient !

- C'est pour sauver un homme de la mort, mon commandant. »

Et comme j'en avais gros sur le cœur, je continuais :

« - Les viets devaient bien se douter qu'on enverrait une reconnaissance pour voir ce qu'il en était du poste mais on aurait pu se contenter d'une reconnaissance aérienne. Pourquoi ne pas avoir envoyé beaucoup plus d'effectifs dans cette zone rebelle? Encore heureux qu'on ait bien réagi mais vous auriez pu m'envoyer la section d'escorte en renfort ! »

Ce à quoi, il me répond :

« - J'ai préféré la garder en réserve et voir comment évolueraient les choses. »

...Je suis persuadé que le commandant a fait un rapport en disant :

« -Nous avons fait, au lieu de: la 508ième compagnie a fait... »

C'est très facile d'attendre la fin des combats le cul dans une jeep, puis établir son rapport avec la perspective d'une citation : « il ne s'agit pas de faire la guerre mais de bien la raconter ! ».

Et voici le pourquoi de ma décision d'envoyer le 4X4 sans autre accompagnement à l'hôpital.

Demander une ambulance et l'avoir sur place à disposition, c'est à peu près le scénario suivant bien connu :

De radio à radio :

« -Allo ! Blanc, ici Rouge

-Je vous entends faiblement »

Ensuite « je vous entends 2 sur 5 » puis « 5 sur 5 »

« Donnez nous votre position... »

« Qu'est il arrivé? Rendez compte »

« Ne quittez pas, je vous passe autorités » (le colonel du secteur et le commandant) et on recommence : « -Où êtes vous ? Que s'est-il passé ? Je vous envoie l'ambulance ».

Prévenir les blindés et une section d'escorte, ça demande 30 à 45 minutes. Aller retour sur notre position, minimum 3 h 30. Le sergent avait toutes les chances d'être mort avant d'arriver à l'hôpital.

Pour une fois le commandant a été d'accord avec moi pour annuler l'ambulance...

